

MONDE LA VIE APRÈS LE TSUNAMI

Le martyr d'Aceh la rebelle

Villages disparus, réfugiés hagards, secouristes démunis... cette province de l'île indonésienne de Sumatra a été la plus touchée. Les autorités de Jakarta sauront-elles saisir l'occasion de ce désastre pour mettre fin au conflit qui les oppose à cette région irrédentiste ?

● **Marc Epstein. Reportage photo : Jean-Paul Guilloteau/L'Express**

Dans le camp de réfugiés d'Alue le Puteh, à mi-chemin de Medan et de Banda Aceh, à la pointe nord de l'île de Sumatra. Dans les villages de la côte, plus de 100 000 personnes auraient trouvé la mort.

MONDE LA VIE APRÈS LE TSUNAMI



Situé dans l'ouest de Banda Aceh et au bord de la mer, le quartier d'Ajuen Jempit figure parmi les plus touchés par le raz de marée.

De notre envoyé spécial

Naguère, à une période qui semble très éloignée mais qui n'excède pas trois semaines, habitants et visiteurs de Banda Aceh, une ville posée à la pointe nord de l'île de Sumatra, en Indonésie, flânaient volontiers dans un petit jardin verdoyant, au cœur de la cité, à proximité des mares où nageaient quelques poissons. Les hommes se retrouvaient là, à l'ombre du dôme noir qui coiffe la mosquée Raya Baiturrahman, en particulier le vendredi, après la prière, et ils échangeaient les dernières nouvelles du quartier. De l'autre côté de l'avenue, les enfants jouaient dans un parc bordé d'acacias. La présence d'un jardin public, incongrue dans ces contrées, porte la marque des anciens envahisseurs hollandais : situé à quelques kilomètres du détroit de Malacca, point

de passage obligé pour les navires du monde entier, l'ancien sultanat d'Aceh (prononcez « Atché ») constitua, dès le XVI^e siècle, l'un des principaux centres commerciaux et culturels de la région. Que reste-t-il à présent ? Seuls la mosquée et son jardin semblent intacts. Autour, la place du marché, les ruelles du quartier chinois, l'ancien cimetière hollandais sont recouverts par la boue et les débris. Quant au parc, situé à 1 ou 2 mètres en contrebas de la chaussée, c'est un cloaque. Des morceaux de bois et des plaques de tôle ondulée, arrachées aux toits des maisons, jonchent la surface de l'eau putride. On aperçoit la roue d'un vélo d'enfant. Des bouts d'étoffe. Un petit transistor. Même une voiture est venue terminer sa course ici, au fond de cet étang de cauchemar. C'est toute la vie qui s'est figée, au matin du 26 décembre, vers 8 h 25, quand le torrent tumultueux du tsunami a déferlé sur la ville.

« J'étais chez moi quand la première vague est arrivée, se souvient Rahmad,

22 ans, un habitant du quartier d'Ajuen Jempit, l'un des plus durement touchés, dans l'ouest de la ville. J'ai couru, mais j'ai été rattrapé par l'eau, et en quelques secondes j'ai été emporté à plus de 3 mètres de hauteur. Des voitures, des corps, des troncs d'arbre et des plaques de tôle passaient au-dessus de ma tête et de tous côtés. Je n'arrivais pas à respirer ; le courant me ramenait vers le fond. Et puis, à un moment, ma tête s'est trouvée à l'air libre et j'ai été projeté vers un bâtiment de plusieurs étages qui était resté debout. Je ne sais pas comment j'ai réussi à m'accrocher au cadre d'une fenêtre. J'ai perdu ma famille. Je n'ai plus rien. Mais je suis vivant. »

Dans l'un des rares hôpitaux encore ouverts à Banda Aceh, un médecin urgentiste australien, le Dr Alan Garner, traduit l'épreuve à sa manière : « Imaginez, explique-t-il, des milliers de gens jetés dans le tambour d'une immense machine à laver. A la place de l'eau et de la lessive, toutefois, il y avait de la boue, du



Un enfant blessé est soigné à l'hôpital Fakinah, l'un des rares centres de soins encore ouverts à Banda Aceh.

sable, de la merde, des poissons morts, des morceaux de tôle, des pans de mur, des voitures, du bois... Ceux qui ont survécu à l'épreuve ont eu la peau gravement éraflée, si ce n'est pis, et la plupart des plaies sont infectées. Certains ont avalé de la boue et souffrent de pneumonie ou d'infections aux oreilles et aux yeux. » Les plus traumatisés s'évanouissent au moindre tremblement de terre, même léger, alors que les répliques du séisme sont quotidiennes. D'autres ne supportent plus le contact de l'eau sur la peau, fût-ce celui de la pluie.

Mohamed, 55 ans, habitait un village proche de Lamno Calang, sur la côte ouest. Avec un ami, il pêchait à bord d'un petit bateau à 1 kilomètre environ au large des côtes, lorsque le tsunami a frappé. « Le rafiote s'est cassé en deux, raconte-t-il. Mon copain a été tué sur le coup. J'ai mis plusieurs heures avant de rejoindre la rive. A mon arrivée, je n'ai trouvé que des cadavres, et quelques arbres restés debout. C'est tout. Le ni-

veau de l'eau était monté ; elle atteignait ma taille quand elle s'est mise à refluer vers la mer et j'ai dû m'agripper à un cocotier de toutes mes forces pour ne pas être emporté de nouveau. C'était la fin du monde. » Sept membres de sa famille sont morts. Les rares survivants ont eu le temps de chercher abri dans la montagne. « Je ne veux plus jamais retourner là-bas, dit Mohamed, les larmes aux yeux. J'ai trop peur que ça recommence. »

Une planète engloutie

Les premiers témoins arrivés sur les lieux dans les jours qui ont suivi la catastrophe décrivent un spectacle apocalyptique, où les cadavres semblaient dépasser en nombre les vivants. A Banda Aceh, une agglomération qui comptait auparavant quelque 200 000 habitants, les victimes étaient partout – sur les trottoirs, dans les rues, au sommet des arbres, empalés sur les poteaux en bois de la compagnie de téléphone. Au

total, ici et dans de nombreux villages éparpillés le long des côtes, plus de 100 000 personnes auraient trouvé la mort. Dans certaines localités, le pourcentage de survivants est de 2 %. Le nombre de déplacés frôle le demi-million. Ils s'entassent dans des centaines de camps de réfugiés ou sont logés chez des parents qui, habitant à l'intérieur des terres, ont été épargnés par la déferlante. Souvent, les victimes ont tout perdu. Leurs proches, leurs maisons et leurs biens ont été happés par les eaux.

Les étrangers qui n'ont pas vécu le désastre et qui cherchent à comprendre la force de la vague peuvent se rendre à Lampuk, à une douzaine de kilomètres au sud de Banda Aceh. Un guide de tourisme consacré à Sumatra et publié aux Etats-Unis par les éditions Footprint recommande aux vacanciers une halte à la plage : « Longue de 2 kilomètres, c'est un bon "spot" pour le surf. Si le courant n'est pas trop fort, des masques de plongée sont disponibles en location afin

MONDE LA VIE APRÈS LE TSUNAMI



Dans le centre de la ville, tous les corps n'ont pas pu être ramassés. Les éléphants d'un zoo voisin aident aux opérations de déblaiement.

●●● d'aller explorer le récif de corail. Vous trouverez aussi un excellent restaurant de fruits de mer, un changeur de devises (cash uniquement) et une laverie. » Publié il y a cinq ans, ce texte décrit un monde englouti depuis. Car Lampuk n'existe plus. Le front de mer s'est déplacé à l'intérieur des terres ; l'ancien village est un immense marécage recouvert, à perte de vue, par un amoncellement de bouts de bois hachés par la mer. Le bois avec lequel les habitants de Lampuk construisaient leurs maisons.

Cinq kilomètres plus loin, voici Lhok Nga (« Plongées avec tuba au large des côtes », précise le guide). En marchant le long de la route, en direction du sud, le visiteur aperçoit la mer, à quelque 100 mètres sur la droite, tandis que des collines verdoyantes se dressent, plus éloignées, semble-t-il, sur la gauche. Mais rien de tout cela n'était visible de la route avant le tsunami. « C'était une ville », raconte Saiful Bahri, qui y est né. Les gens de Lhok Nga étaient perchés par ceux de Banda Aceh comme des bourgeois fortunés – des privilégiés qui habitaient au bord de la mer, dans des villas relativement confortables. Deux bases militaires étaient aussi installées sur les lieux et il semble que les hôtels du coin accueilleraient plus de prostituées au bras de leur client que d'authentiques touristes. Dans les

villages de la côte ouest, les *losmen* – auberges traditionnelles – jouissaient de la même réputation sulfureuse. Dans cette région très pieuse et conservatrice, où les dignitaires religieux participent autant à l'administration des villages que les dirigeants élus, beaucoup voient dans la calamité du 26 décembre une manifestation de la colère d'Allah : le peuple d'Aceh est puni parce qu'il s'égare des recommandations du Coran, assurent-ils. Dans les mosquées, à en croire les habitants, de nombreux imams apportent leur crédit à cette thèse.

Une population fédérée par la solidarité

In reste rien des villas, des hôtels et des camps militaires de Lhok Nga. Tout a été emporté. Seules des étendues de carrelage, visibles de loin en loin, plus ou moins recouvertes de sable, marquent la présence récente d'habitations : ce grand rectangle blanc était un salon, sans doute. Et ce carré rose, une salle de bains. La mer a tout arraché, et les vagues qui ont oblitéré les villages de la région déposent sur la plage, deux semaines plus tard, les cadavres gonflés d'eau de leurs anciens habitants.

Dans les jours qui ont suivi la catastrophe, les pillards se sont précipités vers Lhok Nga, attirés par les richesses sup-

posées de l'endroit. Certains ont ramassé les armes stockées jusqu'alors dans les dépôts militaires, que la mer a éparpillées sur le sable à des kilomètres alentour. « Je suis venu chercher les derniers fusils qui traîneraient encore sur la plage », explique un soldat stationné ici, mais absent des lieux le jour fatidique. Il marque une pause avant de poursuivre : « Je recherche aussi le corps de ma petite fille. »

Le long des rues de Banda Aceh, à l'entrée des camps de réfugiés et dans les rares bâtiments publics restés debout, des avis de recherche ont fait leur apparition. Les photos des disparus hantent les lieux, comme autant de fantômes. « Aulia Gifari, surnommé Agi, habitait Puskidkat. » Le texte est accompagné du portrait d'un garçon âgé d'environ 6 ans. « On est sans nouvelles de Nurhidayah, originaire d'Aceh Tengah. » L'image révèle une femme à l'allure timide, aux cheveux recouverts d'un voile. Plus loin, voici un couple, assis dans un téléphérique, qui sourit au photographe.

Le 4 janvier, Mohammed Jacob, 48 ans, atteignait Lhok Nga, ayant suivi la côte depuis son village, à 80 kilomètres de là. « Je marche seul depuis deux jours », explique-t-il, exténué. Une chaussure de sport au pied droit et une tong au pied gauche, il porte sur le dos un sac de jute retenu par une cordelette bleue en plas-



Des rescapés retournent dans leur village de la côte ouest de Sumatra. Echoués sur la plage, une barge de Singapour et son remorqueur.

tique. « J'ai tenu le coup en buvant l'eau des rivières et en mangeant des noix de coco. Mon village est détruit. Sur les 1 500 habitants que nous étions, seuls 150 étaient encore en vie lorsque je suis parti. Je suis le seul survivant de ma famille. Il y a beaucoup de blessés. Voilà plus d'une semaine que la vague a tout balayé et nous n'avons encore reçu aucune aide. Certains de mes voisins ont eu la jambe coupée et la gangrène gagne. Nous avons besoin de médecins. C'est pour cela que je suis venu à Banda Aceh. »

Même les journalistes chevronnés et les volontaires des organisations humanitaires, familiers des catastrophes, partagent leur stupeur devant l'ampleur de la dévastation. Au retour d'un vol en hélicoptère au-dessus de la région, le secrétaire d'Etat américain, Colin Powell, faisait de même. « Je connais la guerre et j'ai déjà visité des zones affectées par des ouragans ou des tornades. Mais, affirmait-il, je n'ai jamais rien vu de tel dans ma carrière. »

Au-delà de la province d'Aceh, à travers le vaste archipel indonésien, la catastrophe a fédéré toute la population dans un élan de solidarité. Des chirurgiens et des infirmières se sont présentés spontanément à la porte des hôpitaux dévastés. Des groupes de jeunes volontaires assument la tâche terrible du ramassage

des cadavres. Les dons aux organisations caritatives atteignent des sommets. À la télévision, le malheur tourne au spectacle. La chaîne d'information continue locale, Metro TV, enchaîne les récits d'actes d'héroïsme et les images des destructions, tournées avec un filtre discret destiné à adoucir l'image et diffusées sur fond de musique classique, interrompues seulement par les témoignages de solidarité des ambassadeurs de pays étrangers. Le drame apparaît jusque dans les spots publicitaires : des dizaines de sociétés privées, de Danone à Microsoft, y informent les téléspectateurs des aides qu'elles ont apportées.

Une province délaissée par Jakarta

Le peuple d'Aceh n'a pas été habitué, ces dernières années, à de telles marques de sympathie et de générosité. Car une rébellion armée agite la province depuis près de trente ans contre l'autoritarisme musclé de Jakarta et, surtout, de ses forces armées. Selon la thèse officielle, les séparatistes sont de dangereux islamistes, proches de la Jamaa Islamiya, un mouvement lié à Al-Qaeda et responsable des attentats qui avaient fait 202 morts à Bali, le 12 octobre 2002. La réalité est plus complexe. La guerre d'Aceh a certes pour objectif la

création d'un Etat islamique indépendant. Mais la popularité des indépendantistes s'explique moins par l'islam que par le triste sort réservé à la province au sein de l'ensemble indonésien.

Aceh regorge de richesses naturelles, mais les revenus tirés de l'exploitation du pétrole et du gaz profitent aux militaires indonésiens plus qu'à la population locale. La région demeure l'une des moins bien loties du pays, comme l'indiquent les taux du chômage, de la mortalité infantile, ou de la scolarisation. Et, depuis que l'armée indonésienne a lancé une nouvelle offensive contre les séparatistes, en 2003, les habitants d'Aceh se sont appauvris davantage. La répression aveugle des militaires, qui se comportent ici comme en terrain conquis, confiants dans leur impunité, n'a rien fait pour redorer le blason du gouvernement central. Dans la province, chacun connaît l'emplacement des fosses communes et des centres de torture. Nourries par les exactions de l'armée, encore récemment dénoncées par Amnesty International, la haine et la peur ont aliéné la majorité de la population à Jakarta.

Le tsunami changera-t-il la donne ? La catastrophe du 26 décembre a provoqué huit fois plus de morts que vingt-huit ans de conflit. Sa seule retombée positive, pour l'instant, est d'avoir interrompu ●●●

MONDE LA VIE APRÈS LE TSUNAMI

Près d'un demi-million de personnes s'entassent dans des centaines de camps de réfugiés, comme ici, à Matai.

●●● la guerre. « Le drame pourrait permettre un cessez-le-feu durable et faciliter, enfin, l'ouverture d'un dialogue, souligne le Pr Arbi Sanit, de l'Université d'Indonésie. L'heure est peut-être venue de traiter cette plaie ouverte pour le pays tout entier. » L'élection, il y a trois mois, d'un nouveau chef d'Etat, le président Susilo Bambang Yudhoyono, réformiste autoproclamé, autorise tous les espoirs. D'autant que les aides massives venues de l'étranger vont peut-être aider à améliorer les infrastructures et les services publics dans la région.

L'ennui, c'est que, sur le terrain, les premiers signes sont décourageants. D'abord, le gouvernement a beaucoup tardé à réagir. « En l'absence de toute communication en provenance de Banda Aceh, l'administration centrale a laissé passer plusieurs jours avant de comprendre que la majorité de ses propres fonctionnaires étaient morts et que les infrastructures locales étaient anéanties », relève Rizal Sukma, un universitaire originaire de la région. « Un simple survol en hélicoptère aurait permis de

mesurer l'ampleur des dégâts, poursuit-il. Ce manque d'imagination trahit-il l'indifférence de Jakarta ? J'y vois surtout une marque d'incompétence et d'inefficacité, deux traits caractéristiques de notre bureaucratie. »

Corruption malgré le cataclysme

Le cessez-le-feu annoncé par les rebelles constitue un signe encourageant, même s'il n'est pas toujours respecté. Mais le gouvernement, pour sa part, ne semble pas saisir l'occasion qui lui est offerte de repartir à neuf dans la province. Dans les décombres d'Aceh, les volontaires eux-mêmes accusent Jakarta de gêner leur travail. « Hier, explique l'un d'eux, j'ai demandé au chef du district quelques dizaines de housses mortuaires afin de transporter les cadavres. Vous savez ce qu'il m'a donné ? Une pile de formulaires à remplir. » Un autre prend les journalistes à témoin : « Si vous pouvez donner de l'aide, surtout donnez aux associations privées. Le gouvernement ne fait rien, et c'est un fonctionnaire qui vous

le dit. Même des gants pour ramasser les cadavres, je n'ai pas pu en obtenir. » Le Parlement indonésien semble ne se faire aucune illusion : « Nous espérons que les fonds alloués par l'Etat aux populations ne seront pas perdus en raison de la corruption », a déclaré le président de la Chambre des représentants (l'Assemblée), Agung Laksono.

Il serait dommage que le gouvernement de Jakarta perde cette occasion, à la suite d'une catastrophe humanitaire sans précédent dans la région, de signer enfin la paix et de mettre un terme à l'un des conflits les plus anciens d'Asie. Sans quoi, les échanges de tirs se poursuivront, comme le martyre de la province rebelle, fière et orgueilleuse. En 1999, le commandant des séparatistes le rappelait à un journaliste de l'hebdomadaire britannique *The Economist* : « Nous, les habitants d'Aceh, nous comprenons le sens de la guerre. Nous avons battu les colonialistes hollandais et, s'il le faut, nous viendrons à bout des Javanais aussi. » La mer et ses vagues ne peuvent rien contre l'esprit des guerriers. ● **M. E.**

Post-scriptum Le tsunami a frappé aussi les côtes de l'Afrique de l'Est. Il y aurait près de 300 morts et disparus en Somalie, qui compterait également 17 000 familles sans abri, selon le vice-président du Puntland, région du nord-est, la plus touchée de ce pays par le raz de marée.